



Title	L'Amitie, forme ideale du dialogue valeryen
Author(s)	Kunio, Tsunekawa
Citation	Hitotsubashi journal of arts and sciences, 20(1): 32-42
Issue Date	1979-12
Type	Departmental Bulletin Paper
Text Version	publisher
URL	<a href="http://doi.org/10.15057/3229">http://doi.org/10.15057/3229</a>
Right	

# L'AMITIE, FORME IDEALE DU DIALOGUE VALERYEN<sup>1</sup>

Par KUNIO TSUNEKAWA\*

L'amitié aura été une grande passion juvénile de Paul Valéry. Pour s'en convaincre, il suffirait de parcourir les volumineuses correspondances de Valéry avec des amis de jeunesse tels que Fourment, Louÿs et Gide en particulier. C'était d'abord une passion de la puberté, *amitié particulière* dira-t-on, favorisée sans doute par l'entrevue d'une possibilité de *communio* dans la pureté de l'art secret, l'idée que Valéry chérissait au début de sa carrière de jeune poète. Marquée par la suite profondément par l'événement de 1892, qui était en somme une crise de sensibilité, l'amitié valéryenne a subi une importante modification. Ayant été jusqu'alors essentiellement une quête du semblable, qui n'allait pas sans incidents sentimentaux, elle en ressort comme dépouillée de tout attribut circonstanciel, réduite pour ainsi dire à sa seule existence. C'est ce que Valéry laisse entendre dans une lettre à Fourment non envoyée, écrite en 1892 autour de la *Nuit de Gênes*:

L'amitié est plus simple que toutes relations entre personnes se réduisant par une opération quasi naïve de sa propre vertu à la notion seule qu'elle existe, oubliant bientôt les événements, les habitudes qui l'ont construite, le langage même en étant raréfié, rapide et nul.

Sachant maintenant qu'il faut se méfier de tout ce qui touche aux sentiments, Valéry procède à une sorte d'épuration de sa pensée, de façon à n'en retenir que l'aspect purement fonctionnel ou *actif* selon sa propre terminologie. C'est pourquoi il a écarté violemment en 1892 l'attachement devenu trop sentimental de son ami Fourment en ces termes:

Si j'obéis à une invite de phrases nulles, mouillées, si je veux nous plaindre et mettre en parole ici la possibilité de s'attendrir, d'être une heure à ta gauche dans l'air trop lumineux, vaste et accoutumé d'une promenade à l'occident, non! L'apparition d'une telle vie, hier nôtre, ne serait qu'oiseux malaise. Dis-moi ne vaut-il pas mille fois mieux que pour chacun ne s'élève plus de l'Autre que... la «notion pure», la seule vraie?<sup>2</sup>

Pour celui qui a déclaré: «Aujourd'hui tout doit venir de moi»<sup>3</sup>, l'ami doit rester essentiellement *autre* sans trop troubler le libre cours de la pensée de son partenaire. S'il était jadis «un jeune homme sympathique, soigneux d'écarter tout frottement avec les gens», comme il avoue à Gide, s'alimentant largement «à des livres et aux idées répandues parmi ses semblables»,<sup>4</sup> il devient tout juste le contraire alors. Il veut se différencier des autres par tous les moyens, coûte que coûte. Et cela à ce point que pour toute idée «profonde ou sublime» dont il n'est pas l'auteur, peut-on lire dans une note des *Cahiers*, il croit qu'«[il] faut *donc* trouver son défaut et qu'[il] la punisse de [l']avoir enchanté.» «Cela est

\* Professeur adjoint (*Jokyōju*) de langue et littérature françaises.

<sup>1</sup> Communication au Séminaire de Recherche organisé par le Centre d'Etudes valéryennes de l'Université Paul Valéry (Montpellier), le 11 mai 1979.

<sup>2</sup> Lettre à Fourment, le 23 septembre 1892.

<sup>3</sup> Lettre à Gide, le 14 juillet 1894.

<sup>4</sup> Ibid.

vital»,<sup>5</sup> ajoute-t-il. Avec cet égotisme si caractéristique de Valéry (certains diront même l'*idiosyncrasie* de Valéry), la seule amitié possible est celle axée, non plus sur la notion de semblable, mais sur la différence même entre soi et autrui, dont l'image idéale devient en quelque sorte cet état de dialogue spontané sans fin entre deux personnes indépendantes, irréductibles l'une à l'autre. «La perfection de cet état brille, écrit Valéry dans la suite de la lettre à Fourment citée plus haut, lorsque est possible l'appel soudain à flotter entre les amis d'une idée quelconque, librement, le soir ou la nuit, au gré de rien, et que les neuves séquences d'attitudes dans leur double jeu instantané, apparaissent toujours d'ensemble et comme accordées, et dans le secret l'une de l'autre soient-elles tout différence, antithèse, et variées pendant le détail.» Cette description admirable de l'état de l'amitié rappelle inéluctablement ce que Valéry a écrit maintes fois ailleurs à propos de la *pensée active*, caractérisée, on le sait, par «le maintien de conditions différentes et simultanées», au moment d'une opération de l'esprit, sacrifiant toujours «les contenues» aux «liaisons d'opérations».<sup>6</sup>

Cependant, épurée à ce point, rendue abstraite et comme irréaliste à souhait, cette amitié n'est plus praticable dans la réalité, sauf dans des cas exceptionnels et passagers. Au moment même où chacun de ses amis pense sérieusement à s'engager dans la société pour y être *casé* et reconnu comme *quelqu'un*, tout en imposant auprès du public sa personnalité, ce *moi* en lettre minuscule, Valéry procède à une démarche tout à l'encontre du courant général. «Ils s'étonnent de ce que je ne fais rien de concret, écrit-il à Gide en 1896. On sait que je m'intéresse à beaucoup de choses, je passe pour avoir une curiosité dévorante, mais enfin il faudrait, etc. Additionnons: cette opinion est celle de Louÿs, de Kolbassine et de l'ami en question.» Et un peu plus loin dans la même lettre:

Je demande sincèrement à mes amis si j'ai souvent manqué au pacte implicite. Si je ne leur ai pas dit parfois des choses intéressantes, si je ne leur ai pas suggéré, si je n'ai pas mis quelque bonne foi à leur disposition, si je ne leur ai pas exposé mes recherches, — en les suppliant pour avoir des objections précises, en déclarant nulle toute formule de blâme ou d'éloge, en m'exposant jusqu'à leur faire, au risque de l'amitié, ce que j'aurais voulu qu'ils me fissent.<sup>7</sup>

«Pas un ne m'a répondu», a-t-il conclu. A l'exception toutefois de Gide, qui a su être, comme chacun sait, pendant quelques années qui ont suivi immédiatement la crise, le confident le plus fidèle de Valéry et à qui ce dernier adressait toute la fougue du temps, voyant en lui le seul ami loyal, suffisamment attentif à ce qui lui touche le plus à cœur. Non que, entre eux il y ait une similitude de vues ou de tempérament: au contraire, ils sont parfaitement conscients que leurs natures respectives sont aux antipodes, jusqu'à ce qu'«en général tout ce que fait l'un d'eux est juste ce que l'autre ne doit pas faire.»<sup>8</sup> Il reste que parmi les autres qui étaient «ou incompetents, ou intéressés, ou distraits»,<sup>9</sup> Gide était le seul qui sache écouter, avec son flair peu commun, cette tonalité authentique d'un Valéry. «Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu diriges à ton gré les rapports de ta littérature avec moi, écrit enfin Valéry à Gide, Mais la question change quand il s'agit des rapports de toi à moi. Je t'avoue qu'ils me semblent infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons chacun

<sup>5</sup> *Cahiers*, I, 712 (N.B. Ces chiffres indiquent respectivement le tome (chiffre romain) et la page (chiffre arabe) des éditions en fac-similés des *Cahiers* par le C.R.N.S.)

<sup>6</sup> *Ibid.*, I, 690.

<sup>7</sup> Lettre à Gide, le 4 août 1896.

<sup>8</sup> *Ibid.*, le 25 octobre 1899.

<sup>9</sup> *Cahiers*, I, 768.

barboter dans du papier. C'est-à-dire que je suis naturellement amené par toi-même à négliger ce au sujet de quoi tu préfères t'adresser aux autres. (. . .). Je te répète qu'en matière littéraire pour toi, et en matière loufochistique pour moi, je nous considère comme *variables indépendantes* et faisant notre salade comme il nous convient.<sup>10</sup> On sait que Gide ne se sentait pas toujours tranquille devant «cette espèce agressive de sincérité» (l'expression est de Valéry) et que, piqué, il réagissait parfois durement aux arguments dévastateurs de son ami, ce qui amenait ce dernier à prendre, à son tour, une défense plus ou moins violente. Ainsi il en résulte une série de lettres extrêmement riches et révélatrices sur l'évolution du valéryisme de ce premier temps, «les plus importantes», dira Gide, d'entre toutes celles qui se sont jamais échangées entre eux et que l'interlocuteur adversaire lui-même qualifie parfois d'admirables.<sup>11</sup> Il y a, malgré tout, de la tendresse entre eux et ils savent que leur lien est «trop abstrait pour que la diversité dans la vie le gêne.» «Nous nous intéresserons, écrit Valéry à Gide, assez pour nous intéresser toujours. Toutes aventures, jusqu'à cette espèce d'amitié ennemie qui a été un instant à ton précédent Lamalou, la nôtre, et fort étroite, n'ont tourné qu'à mêler énormément quelque chose et à démêler très heureusement tout le reste. J'espère que très souvent nous nous servons mutuellement de types bien définis d'un autre esprit que le nôtre, et aussi sympathique et aussi différent que possible! L'idéal serait: aussi possible que possible.»<sup>12</sup>

Le ton apaisé et quelque peu nostalgique de cette lettre à Gide écrite quelques mois après le mariage de Valéry avec Jeannie Gobillard, montre qu'il s'agissait effectivement d'un dénouement d'une tension qui existait entre eux, l'an précédent et qui était aussi celle de l'esprit valéryen souffrant d'une extrême solitude où il se murait déjà depuis des années, ayant été atteint particulièrement gravement par la mort de Mallarmé survenue en 1898. Or cette tension bien personnelle semble s'être dissoute, momentanément du reste, par le mariage. «Sono felicissimo. Je respire dans la vague avec autant de délices que j'en ai eu à le fuir»,<sup>13</sup> a-t-il écrit à Gide, de son voyage de noces. Disparaît en même temps, de leur correspondance si assidue, la ferveur de ces dernières années, qui fait place sinon à la platitude mais à un assagissement plein de tendresse. Une lettre à Fourment écrite par Valéry trois ans plus tard témoignera assez bien de cet état de détachement avancé par rapport au monde extérieur et aux amis, dans lequel se trouvait alors, non sans regret, il faut le dire, le futur poète de *La Jeune Parque*:

Je sais que l'amitié aura été ma grande passion. Je hais public, foule et humanité, à proportion du goût que j'éprouve pour les coteries et les quelques-uns. Je n'ai pas à me plaindre. J'ai été heureux en amis. Seulement, il y a déjà longtemps. Aujourd'hui le fond du cœur de mon esprit est très désert. Cette expression absurde est la bonne—Je m'en sers intérieurement avec assez de clarté et n'en trouve pas d'autre. A la mort de Mallarmé, ce cœur-là a été bien atteint. Donc il est. En somme, je demeure avec l'immense regret de n'avoir pas porté cette passion de la proximité d'esprit au zénith quasi visible . . . Ici on est obligé de tomber dans le charabia. Mais peu m'importe. Je parie que tu m'a compris.<sup>14</sup>

<sup>10</sup> Lettre à Gide, le 8 juillet 1898.

<sup>11</sup> Nous devons ce détail à Robert Mallet qui signale dans son édition de la Correspondance Gide-Valéry que Gide a écrit *admirable* en le soulignant deux fois sur l'enveloppe contenant la lettre de son ami, datée le 10 novembre 1894.

<sup>12</sup> Lettre à Gide, le 17 octobre 1900.

<sup>13</sup> *Ibid.*, le 8 juin 1900.

<sup>14</sup> Lettre à Fourment, le 11 janvier 1903.

Voilà en grande ligne et en guise d'une introduction à notre sujet ce qu'était l'amitié pour le jeune Valéry.

\* \* \*

Nous nous proposons maintenant de regarder en profondeur cette «passion de la proximité d'esprit», qui semble subsister chez Valéry comme une des plus authentiques exigences de son esprit.

Nous savons que le parler était pour Valéry aussi bien un don qu'un besoin. Il s'agissait bien d'un don, comme en témoignent beaucoup de ses contemporains ou de ceux qui l'ont connu de son vivant. Prodigeux causeur, il a laissé souvent ses interlocuteurs ébahis, voire accablés. Mais le don, c'est aussi un besoin pour celui qui en est favorisé. «Je t'avoue être las des gens d'ici, écrit tôt Valéry à Gide, tu les vois,—ils n'ont pas changé,—et feindre pourtant de les fréquenter, car enfin, une fois par semaine j'ai besoin de l'homme et je vais causer avec, genre de bordel.»<sup>15</sup> Certains diront, tel Gide, qu'il se contentait de n'importe quel auditeur, «à condition que celui-ci parût lui prêter attention suffisante et le laissât discourir tout son soûl sans l'interrompre.»<sup>16</sup> Remarque apparemment juste mais, vue de près, singulièrement faussée et superficielle. Car ce besoin de causer, nous allons le voir, est profondément lié à la nature même de notre poète. Celle-ci, l'objet d'une analyse constante et extrêmement pénétrante dans les *Cahiers*, semble être caractérisée par deux traits essentiels: rapidité et non engagement. «Je suis rapide ou rien, note Valéry, mon cerveau est rebuté par la longueur». Alors il fait «trop de chemin en peu de temps pour en faire peu en longtemps.»<sup>17</sup> D'autre part, il note: «Ma vie fut toujours inquiète de tout engagement. Me dégager, me dégager, ma manière fondamentale naïve.»<sup>18</sup> Et encore:

ταυτος

Pas de continuité dans l'effort. Pas de temps régulier.

Des moments.

De grandes inégalités.

J'en ai tiré ma manière—le goût de la sécurité, de la rigueur, des formules—l'horreur de ce qui n'entre pas dans un instant. Rapidité et lassitude. Sens de l'incomplet—de la durée, exagérés. Aller outre. Dépassement—chutes (. . .).

J'ai vite le dégoût d'écrire. Le physique de l'écriture m'est insupportable. Quand le mot vient enfin sous la plume, l'idée est déjà altérée ou chue.<sup>19</sup>

De là sans doute, ce goût connu chez Valéry de la conversation. Car si l'écriture exige de la part de l'écrivain un effort soutenu de fixer l'idée par le mot, surmontant et même escamotant les difficultés, la conversation libre ou le dialogue peut rester essentiellement à l'état de brouillons et tâtonnements sans autre souci que l'exercice de l'esprit par voie d'échanges Demande-Réponse entre deux êtres, «entre des systèmes à impléxes, dira Valéry, dont l'inégalité est supposée».<sup>20</sup>

<sup>15</sup> Lettre à Gide, le 25 mai 1894.

<sup>16</sup> André Gide, *Paul Valéry*, in *L'Arche* n° 10 (octobre 1945), p. 6.

<sup>17</sup> *Cahiers*, V, 165.

<sup>18</sup> *Ibid.*, IV, 280.

<sup>19</sup> *Ibid.*, passage inédit et recueilli par Mme J. Robinson dans son édition des *Cahiers* (2 vols.) de la Bibliothèque de la Pléiade.

<sup>20</sup> *Ibid.*, XXIV, 624.

On voit que ce n'est pas le monologue qu'il veut; mais une véritable conversation «entre pensées actives, a-t-il écrit à Gide, sans monologues de mémoire, échos etc.»<sup>21</sup> où les deux partenaires se regarderaient «trouvant à mesure».<sup>22</sup> Seulement, ce dialogue valéryen a ceci de particulier qu'il ne vise rien de fixé ni ne comporte aucun mouvement utilitaire tendant à quelque fin bien déterminée, toutes idées qui y apparaissent se valant par elle-mêmes dans un jeu infini de substitutions ou de «production d'images et de faits mentaux tantôt spontanée en quelque sorte, tantôt provoquée par les événements». C'est ainsi que ce dialogue sans fin ni sans objet s'approche aussi près qu'on voudra d'un monologue à deux voix ou d'un «dialogue intérieur» qui est, selon Valéry, l'état naturel de tout acte de penser chez l'homme: «Un Moi est ce qui est en deux Personnes—mais ce sont deux fonctions (parler-entendre) dont l'indivisibilité fait un Moi.»<sup>23</sup> «C'est un fait infiniment remarquable, écrit encore Valéry, que l'homme communique avec—soi, par les mêmes moyens qu'il communique avec l'autre. La conscience a besoin d'un autre fictif—d'une extériorité—elle se développe en développant cette altérité. Le subjectif est la limite.»<sup>24</sup>

Or si la conscience a besoin d'une altérité pour se développer, il n'est pas obligatoire que celle-ci soit cet autre fictif créé dans le Même; il serait même préférable si l'on peut la remplacer par une «résistance vivante» dont Valéry parle dans une note des *Cahiers* de 1910:

Ma solitude—qui n'est que le manque depuis beaucoup d'années, d'amis longuement, profondément vus; de conversations étroites, dialogues sans préambules, sans finesse que les plus rares—elle me coûte cher. Ce n'est pas vivre que vivre sans objections, sans cette résistance vivante, cette proie, cette autre personne, adversaire, reste individué du monde, obstacle et ombre du moi—autre moi—intelligence rivale, irrépressible—ennemi le meilleur ami, hostilité divine, fatale, intime.<sup>25</sup>

C'est bien de l'amitié qu'il parle. Deux autres notes recueillies dans les *Cahiers* de 1916–1917 éclaireront mieux cette idée:

Amitié. Si deux hommes se juraient: Convenons que toute idée, tout mouvement venant à l'un de nous sur l'autre, ou à propos de l'autre, sera dite par l'un à l'autre; que l'un puisse toujours la dire, l'autre l'entendre, et que celui-ci avouera et précisera le mouvement de riposte, de défense, de haine qui devra lui venir.

Cela s'est-il jamais vu?

Cela rendrait sigulièrement forts deux hommes.

Même sans «personnalités» avoir et être confident des pensées toutes nues, des incidents incessants, des associations baroques, des remarques bêtes, des idées trop particulières, trop instantanées; de tout l'inutilisable, l'absurde, l'insensé, le nul—ce serait sans prix.<sup>26</sup>

Et encore:

L'amitié pourrait être la forme la plus profonde de connaissance.

S'il y avait deux hommes vraiment unis comme deux yeux, comme deux stations correspondantes comme des foyers conjugués, que de choses n'échapperaient pas à ce système!<sup>27</sup>

<sup>21</sup> Lettre à Gide, le 16 octobre 1899.

<sup>22</sup> *Cahiers*, I, 350.

<sup>23</sup> *Ibid.*, XXVII, 393.

<sup>24</sup> *Ibid.*, IX, 651.

<sup>25</sup> *Ibid.*, IV, 479.

<sup>26</sup> *Ibid.*, VI, 240

<sup>27</sup> *Ibid.*, VI, 311

L'idée certes n'est pas nouvelle chez Valéry, qui la formulait et la câressait, nous l'avons vu, depuis sa jeunesse comme un beau rêve irréalisé. Mais il y a tout lieu de croire que, ayant atteint sa maturité, notre poète creuse singulièrement cette idée, comme s'il recherchait en elle une solution à son problème le plus cuisant: la réconciliation du connaître et du vivre. Pour mieux voir la question, il conviendrait ici d'interroger le sens profond de cette maturité valéryenne, précisément de celle qu'il dit avoir atteinte vers 1910.<sup>28</sup> Alors la lecture attentive des *Cahiers* nous indique qu'il y naît vers cette époque un mouvement d'humanisation de tout un valéryisme, qui se traduit par une sorte de somatisation ou d'incarnation de l'esprit, si l'on peut dire ainsi. Y foisonnent effectivement des notes relativement au corps, «l'instrument de référence»,<sup>29</sup> «l'objet capital qui fixe [notre] échelle».<sup>30</sup> C'est tout comme s'il voulait maintenant, Valéry, redresser un peu la trajectoire de sa recherche en ce qui concerne la passion sinon erronée mais quelque peu exagérée portée à l'esprit et à l'esprit seul. Citons pour exemple une note des *Cahiers* de 1912 où apparaît significativement le mot d'«ange» dans un contexte de «choses révolues»:

Te rappelles-tu le temps où tu étais ange? (. . .). C'était une affaire de regard et de volonté, l'idée de tout traverser avec mes yeux. Je n'aimais que le feu. Je croyais que rien à la fin ne résistait à mon regard et désir de regard. Ou plutôt je croyais que quelqu'un pourrait être ainsi et que moi j'avais l'idée nette et absolue de celui-là (. . .). Je ne vivais que pour deviner. C'est exagérer la distance infinie qu'il y a entre moi et les autres, entre tout moi et tous les autres.<sup>31</sup>

En fait si l'homme était pur esprit (ange), il n'y aurait ni «les importances diverses des choses» ni «ces tâtonnements et ces troubles qui rendent sensibles les travaux qui font la pensée, lui donnent un corps»<sup>32</sup>, puisque sans cette résistance vivante qu'est le corps (corps étranger / autre personne / ami), il n'y aurait rien qui arrête le cours infini de l'esprit où les hypothèses sont purement linéaires. Valéry notait déjà en 1905-1906: «La pensée n'est sérieuse que par le corps. C'est l'apparition du corps qui lui donne son poids, sa force, ses conséquences et ses effets définitifs».<sup>33</sup> En un mot, c'est le corps qui fonde toute pensée, c'est-à-dire tout dialogue.

Un autre fait important coïncide avec cette apparition du corps dans l'univers valéryen. C'est la conscience d'un anneau d'idées, sous lequel il finit, dit Valéry, par se voir:

Celui qui observe sa pensée est fatalement condamné à l'anneau. Il acquiert un passage plus rapide d'un élément à un autre, soit par l'illusion de similitude entre éléments qui ne font que s'appeler, soit par un sens plus aiguisé des analogies, qui retrouve l'un dans l'autre élément.<sup>34</sup>

Ainsi la maturité valéryenne a apporté un profond changement de perspective au valéryisme du premier temps, celui de l'*Ange*; la pensée valéryenne se voit désormais doublement enfermée dans son île intérieure, d'une part par l'apparition du corps, qui fait que tous les faits mentaux purement spirituels perdent leur caractère sérieux et d'autre part, par la conscience de cet «anneau», qui condamne le sujet pensant à la situation bien embarrassante d'«une

<sup>28</sup> Cf. *Cahiers*, XVII, 738: «Un de mes premiers pas dans la direction du Moi-même qui s'est formé jusqu'à sa maturité 1910 etc.»

<sup>29</sup> *Cahiers*, IV, 139.

<sup>30</sup> *Ibid.*, V, 336.

<sup>31</sup> *Ibid.*, IV, 705.

<sup>32</sup> *Ibid.*, IV, 675.

<sup>33</sup> *Ibid.*, III, 881.

<sup>34</sup> *Ibid.*, IV, 647.

vache au piquet» où «les mêmes questions depuis 43 ans, notera Valéry plus tard, broutent le pré de [son] cerveau». <sup>35</sup> Et c'est là le moment où le navire Esprit vire de bord sur l'Océan Corps, pour reprendre la belle image de Valéry, <sup>36</sup> cap au Monde.

Dès lors la pensée, la pensée valéryenne s'entend, aspire à dialoguer. Dialogue non plus seulement avec soi à l'intérieur de son île, mais aussi et surtout avec un autre vivant, un autre corps dirait-on, «dialogue total, système de consciences nues (...) entre gens aussi vrais que possible (...) ni triches, ni bêtises». <sup>37</sup> En effet tout est dialogue maintenant. Comparés aux grands monologues de jeunesse tels *L'Introduction* et *La Soirée*, les écrits ultérieurs du cycle Teste et de la série Léonard seront essentiellement dialogues en ce sens qu'ils comportent tous un *corps*, plus ou moins explicite, il est vrai, mais un vrai corps vivant, résistant, «pouvoirs d'acte et conditions d'actes» <sup>38</sup> opposées à l'éternelle «instabilité» <sup>39</sup> de l'Esprit. Ici, par exemple, le corps d'Emilie Teste, ce «rocher de vie», comme chacun sait, que son mari découvre «comme une terre neuve» chaque fois qu'il lui revient «de la profondeur» <sup>40</sup> et là, «ces unions anatomiques, coupes effroyables à même l'amour» <sup>41</sup> que Léonard a examinées et dessinées à loisir. S'il est vrai que le Teste de *La Soirée* reconnaissait la force du corps en disant: «Je combats tout—hors la souffrance de mon corps, au delà d'une certaine grandeur», <sup>42</sup> son corps sec et dégarni, souffrant même, devient dans *Lettre de Mme Emilie Teste* cet homme vigoureux dont les prises font penser à son épouse à celles «d'un statuaire, d'un médecin, d'un assassin, sous leurs actions brutales et précises». <sup>43</sup> De même, le Léonard de *L'Introduction* qui n'était au début qu'un nom donné à une pure créature de la pensée, le voici dans *Note et Digression* si bien humanisé, disons incarné au sens propre du terme, qu'il songe maintenant: «l'organisation de notre corps est une telle merveille que l'âme, quoique chose divine, ne se sépare qu'avec les plus grandes peines de ce corps qu'elle habitait» et qu'il croit: «ses larmes et sa douleur ne sont pas sans raison...». <sup>44</sup>

Voyons plus loin. *Eupalinos*, premier des véritables dialogues écrits par Valéry, est ici exemplaire. Chose paradoxale sans doute, c'est un dialogue de morts qui parlent incessamment du corps, des vivants, du solide! Dès le début, les deux interlocuteurs, Socrate et Phèdre, vont préciser les conditions toutes particulières de leur monde des ombres. A l'interpellation de Phèdre: «Que fais-tu là, Socrate? Voici longtemps que je te cherche», celui-ci répond en ces termes:

Attends. Je ne puis pas répondre. Tu sais bien que la réflexion chez les morts est invisible. Nous sommes trop simplifiés maintenant pour ne pas subir jusqu'au bout le mouvement de quelque idée. Les vivants ont un corps qui leur permet de sortir de la connaissance et d'y rentrer. <sup>45</sup>

Et bientôt leur conversation se déroule autour de ce solide, de «ces pierres» («O matériaux!

<sup>35</sup> Ibid., XVIII, 648.

<sup>36</sup> Voir le passage des *Cahiers*, XII, 50: «Le navire Esprit flotte et fluctue sur l'océan Corps.»

<sup>37</sup> *Cahiers*, XXII, 200.

<sup>38</sup> Ibid., VIII, 838.

<sup>39</sup> Voir le passage des *Cahiers*, IX, 568: «Je dirais ici que le caractère le plus étonnant de l'esprit est l'instabilité.»

<sup>40</sup> *Oeuvres*, vol. II, Bibliothèque de la Pléiade, p. 30.

<sup>41</sup> Ibid., vol I, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1212.

<sup>42</sup> Ibid., vol. II, p. 25.

<sup>43</sup> Ibid., vol. I, p. 30.

<sup>44</sup> Ibid., vol. II, p. 1213.

<sup>45</sup> Ibid., p. 79.



Belles pierres!, s'exclame Socrate, O trop légers que nous sommes devenus!»<sup>46</sup>) et de ce temple «délicat» enfin, qu'Eupalinos a construit d'après le corps, l'image mathématique d'une fille de Corinthe. «O Phèdre, dit Eupalinos, quand je compose une demeure (qu'elle soit pour les dieux, qu'elle soit pour un homme), et quand je cherche cette forme avec amour, m'étudiant à créer un objet qui réjouisse le regard, qui s'entretienne avec l'esprit, qui s'accorde avec la raison et les nombreuses convenances, . . . je te dirai cette chose étrange qu'il me semble que mon corps est de la partie . . . Laisse-moi dire. Ce corps est un instrument admirable, dont je m'assure que les vivants, qui l'ont tous à leur service, n'usent pas dans sa plénitude. Ils n'en tirent que du plaisir, de la douleur et des actes indispensables, comme de vivre.» «Mais moi, conclut-il plus loin dans le même monologue, tout au contraire, instruit par mes erreurs, je dis en pleine lumière, je me répète à chaque aurore: «O mon corps, qui me rappelez à tout moment ce tempérament de mes tendances etc. . . .»<sup>47</sup> Qui ne se souvient de cette prière au corps qui se perpétue par la bouche de l'architecte de Mégare, «louange parfaite de la valeur et de la vérité de notre corps»<sup>48</sup>? D'un bout à l'autre, *Eupalinos*, c'est un dialogue des corps ou mieux: dialogue sur le corps qui n'a été rendu possible que par la conscience du corps, comme si tout dialogue ne pouvait se réaliser désormais sans se passer de cet «Anti-Socrate»<sup>49</sup> par excellence qu'est le corps. Et cette structure profonde du dialogue valéryen peut se retrouver dans chacun des autres dialogues qui vont de *L'Ame et La Danse* à *Mon Faust*, en passant par *Dialogue de l'Arbre* et *L'Idée fixe*. *L'Ame et La Danse*, c'est autour du corps de l'admirable danseuse Athiké que s'anime toute la conversation, comme c'est, dans *Dialogue de l'Arbre*, autour de l'arbre, symbole de la vie en ce qu'elle comporte de plus grandes merveilles: le corps et l'amour, que s'éternise la belle journée entre Tityre et Lucrèce. Quand à *L'Idée fixe*, c'est bel et bien un dialogue entre deux hommes en chair et en os qui parlent «neurones», «viscères», «ectodermes» plus *profonds* que toute pensée.

De tous les dialogues valéryens le plus proche de la causerie que l'auteur aurait aimé entretenir dans sa vie avec ses amis, ce dialogue retient particulièrement notre attention. Car il représente, nous semble-t-il, tous les termes qui constituent le fond et l'incitation dialogiques chez Valéry. «Ce livre est enfant de la hâte, écrit-il dans l'avis au lecteur de la deuxième édition, une oeuvre de circonstance et tout improvisée.»<sup>50</sup> On voit dès l'instant à quel jeu notre poète s'est livré en écrivant un tel dialogue. En un mot, c'est le jeu de ses dons les plus chers, jeu de rapidité et de non engagement. «On n'y propose pas du tout à la réflexion du lecteur, écrit-il justement, les idées que nos deux hommes à la mer s'envoient et se renvoient, mais cet échange même: elles ne sont que les accessoires d'un jeu dont la vitesse est l'essentiel.»<sup>51</sup> Cependant, c'est le préambule précédant le dialogue proprement dit qui est le plus révélateur sur ce qui était alors l'exigence profonde chez le poète et ce qui l'orientait inéluctablement vers cette forme dialoguée.

Un homme qui est en proie à de grands tourments d'origine sentimentale cherche par tous les moyens à sortir de cette sorte d'impasse *idéale* pour «reprendre l'égalité de [son] âme».<sup>52</sup> Homme d'esprit qui dit: «réagir à une crise par une analyse»,<sup>53</sup> il essaie de détruire

<sup>46</sup> Ibid., p. 82.

<sup>47</sup> Ibid., p. 99.

<sup>48</sup> Maurice Blanchot, *La Part du feu*, p. 272.

<sup>49</sup> *Oeuvres*, vol. II, p. 142.

<sup>50, 51, 52</sup> Ibid., p. 195.

<sup>53</sup> Jacques Duchesne-Guillemin, *Les Dialogues de Paul Valéry*, in *Cahiers de l'Association Internationale des Etudes Françaises* 24 (1972), p. 81.

la pensée qui le torture en y opposant une autre pensée plus générale: «Un autre, se dit-il, qui [la] verrait en moi, n'en serait point ému . . . Dans trois ans, ces mêmes fantômes n'auront plus de force . . .»<sup>54</sup> Mais cette tentative de «faire par l'esprit en quelques instants ce que trois ans de vie eussent peut-être fait»<sup>55</sup> est mise en échec. Car «comment produire du temps, dit-il, et comment détruire l'absurde,—que nous choyons et cultivons quand il nous est délicieux?»<sup>56</sup> Alors il s'est traité «l'intellect et le corps en tyran», c'est-à-dire qu'il leur a donné «des exercices difficiles», sachant que l'humanité «approfondit pour ne pas voir».<sup>57</sup> Mais il se lassait promptement de ses problèmes «volontaires»,<sup>58</sup> entendons *artificiels*: «Leur objet indirect, dit-il, ruinait tout à coup leur objet direct.»<sup>59</sup> Par ce biais non plus, il ne parvenait point à maîtriser ses maux: la «substitution» désirée ne se faisait pas. Faute de mieux, il s'est mis à errer, à battre la ville et le port. Mais le simple mouvement, «la marche simple et plane», dit-il, ne fait «qu'exciter ce qui songe»:

Quoi de plus inventif qu'une idée incarnée et envenimée dont l'aiguillon pousse la vie contre la vie hors de la vie? Elle retouche et ranime sans cesse toutes les scènes et les fables inépuisables de l'espoir et du désespoir, avec une précision toujours croissante, et qui passe de loin la précision finie de toute réalité.<sup>60</sup>

Il marchait, il marchait, emporté par son âme exaspérée, tout en sachant que cela ne lui servirait à rien. Mais c'est ainsi qu'il a été conduit vers la route qui allait à la mer. Chose bien significative, si caractéristique de la sensibilité de notre poète, nous y reviendrons, la vue de la mer a produit dans cette âme jusqu'alors si meurtrie, si rongée et si harcelée par son idée fixe un mouvement de vie comme irrésistible, un pressentiment de soulagement et de dénouement. Quand «une immense et pure paroi [lui] apparut nue et tendue à la hauteur de [ses] yeux», il se dit: «Je ressentis aussitôt le pouvoir, et la vanité du pouvoir, qui m'empêchait de jouir de cette magnificence du calme, et de participer au moment même. Je m'arrêtai un peu; et comme . . . entre les apparences et les phantasmes,—entre le vrai et le vivant.»<sup>61</sup> Et c'est à ce moment-là qu'il a pensé à rompre «le cercle des maux imaginaires et le rythme des accès» par le recours à «quelque instinct puissant et simple».<sup>62</sup> Recours au corps, non plus en «se le traitant en tyran» comme il avait tenté de le faire auparavant mais en se soumettant entièrement à son exigence d'adaptation «à toutes les difficultés d'un terrain rigoureusement irrégulier, tout hérissé d'obstacles et rompu de petits abîmes toujours imprévus.»<sup>63</sup> Toujours est-il que l'absurde le guettait. Seulement la raison, l'attention prenaient ainsi leurs avantages naturels. «Ili mportait à mon salut, dit-il, que je fusse obligé d'agir, sans faute, sans retard, à peine de blessure.»<sup>64</sup> Alors la mer disparaissait, reparaisait à ses regards au fur et à mesure qu'il sautait d'une roche à l'autre, puis de cube en cube quand il arrivait aux amas de blocs en béton qui défendent les ouvrages avancés des ports de mer. Et la sensation de la mer l'envahissant de plus en plus, par la vue et par l'ouïe, il a découvert au bord de la mer entre deux de ces dés énormes, un homme qui se révéla non pas comme un inconnu mais comme un médecin qu'il rencontre assez souvent chez tels amis, ou chez tels autres. Bref, c'était un ami. Heureusement d'ailleurs, car ce dernier point devient capital quand on sait ses horreurs de «public, foule et humanité».<sup>65</sup>

<sup>54, 55, 56</sup> *Oeuvres*, vol. II, p. 197.

<sup>57, 58, 59, 60</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>61, 62, 63</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>65</sup> Lettre à Fourment, le 11 janvier 1903.

«Tout homme est odieux, dit-il expressément, à qui se fuit et se consume à s'éloigner de soi-même, car les autres nous font invinciblement penser à lui.»<sup>66</sup> Or pourquoi dans ce contexte, l'ami peut-il être admis, puisqu'il y reste tout de même *autre*? C'est parce que, croyons-nous, si c'est un ami, on peut parler avec lui et qu'un dialogue *vrai* peut s'engager entre amis, ou «la volonté d'approximation de Deux Moi—c'est-à-dire deux UNique—par voie d'échanges de plus en plus précis—s'y développât aux dépens de tout.»<sup>67</sup> C'est ainsi en effet que va se dérouler tout le dialogue qui suit.

Reste maintenant pour achever notre dénombrement des dialogues valéryens, *Mon Faust*, l'un des plus hauts sommets de l'écriture valéryenne. Il n'est pas ici question, bien entendu, d'analyser pleinement cette oeuvre mais de l'envisager simplement dans ce rapport du corps et du dialogue. Notre première observation est que *Mon Faust* est à peine un dialogue comme le personnage principal, Faust, est à peine un corps. Non pas que celui-ci redevienne pur Esprit, puisque son drame demeure parfaitement *humain*, le cœur du problème étant plus que jamais le conflit de l'être et du connaître. Mais il y a quelque chose de profondément inhumain chez lui: sa condition de revivre sa vie. Car qu'est-ce que revivre sinon cesser d'être homme en tant que corps mortel dont le destin est de vivre une fois pour toutes. Ainsi être Faust, c'est être une espèce de surhomme, dépouillé de corps proprement humain, échappant par là à la condition normale du commun des mortels. Du même coup la conversation faustienne perd tout son caractère sérieux et tend à s'épuiser par elle-même sans y chercher autre chose que de dire tout à chaque scène, à chaque réplique. «Vous n'êtes pas ici pour comprendre, mon enfant, dit Faust à Lust, vous y êtes pour écrire sous ma dictée, me relire ce que je vous ai dicté, et en outre, en outre, pour n'être pas désagréable à regarder sans réflexion.»<sup>68</sup> Avec le Disciple, qui n'est qu'un personnage secondaire, une des rares créatures vivantes et comme *grandeur nature* qui apparaissent dans la pièce, tous les autres personnages étant le Diable, les démons, le Solitaire et les Fées, Lust, cette Demoiselle de Cristal, n'est nullement considérée comme le partenaire à part égale de Faust pour réaliser ensemble un dialogue rêvé; elle est réduite en quelque manière aux seules oreilles, faites pour écouter sans comprendre, quoique charmantes et merveilleusement épanouies.<sup>69</sup>

Retour au monologue, on est tenté de dire. Mais à la différence du monologue d'autrefois, qui allait aspirer, nous l'avons vu, à dialoguer, c'est ici un monologue ultérieur comme *forcé* à cause de cette revie, expérience singulièrement cruelle pour celui qui a tout vu et pleinement vécu dans l'espace d'une première vie et a pris parfaitement conscience de l'«anneau» et du caractère essentiellement cyclique de toute vie psychophysiologique, et aussi à cause de la raréfaction de l'air au bord du vide où il est parvenu «au terme d'une très pénible ascension».<sup>70</sup> «Moi qui sus l'ange vaincre et le démon trahir, dit Faust, J'en sais trop pour aimer, j'en sais trop pour haïr, et je suis excédé d'être une créature.»<sup>71</sup> Ainsi, avec Faust apparaît dans l'univers valéryen, le tragique: l'indicible et le monologue essentiel.

Cette réflexion nous ramène à penser que le dialogue valéryen n'est qu'un moment privilégié entre la solitude absolue, qui est un état d'isolement parfait et d'autodiscussion

<sup>66</sup> *Oeuvres*, vol. II, p. 200.

<sup>67</sup> *Cahiers*, XXII, 200.

<sup>68</sup> *Oeuvres*, vol. II, p. 280.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 286.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 402.

sans fin à l'intérieur de soi-même, et le maximum de commerce d'individus qu'est l'amour, autre grand sujet de Valéry que nous ne pouvons qu'aborder ici de façon bien détournée. Mais si l'amour figure comme un aboutissement rêvé d'une aventure faustienne (c'est ce que laissent entendre le IV<sup>e</sup> acte de *Lust*), notre poète n'y est pas toujours à l'aise, on le sait, craignant sans désespérer une certaine perte de soi provoquée soit par une trop grande intensité qui risque d'emporter soi et autrui tous ensemble, soit par une chute soudaine à la suite d'un désaccord d'amoureux durement ressenti. Ultime expérience à la fois désirée et redoutée, l'amour valéryen se situe à la frontière de la vie et de la mort, qui écarte, en tant qu'expérience du sommet, tout mouvement de répétition; de renouvellement et de retour en arrière. Par contre l'amitié a droit à toutes sortes de retouches, de reprises et de renvois, jouissant d'une grande liberté d'action et de réaction pour pouvoir s'adapter au «mouvement de riposte, de défense, de haine»<sup>72</sup> qui vient à tout moment de toutes parts. Et c'est dans cette sensation d'extrême liberté comme d'«excès du réel» que prend forme cette union sans prix, «cette étrange, essentielle propriété d'être deux en un, écrit Valéry, en contraste avec le désir d'amour d'être un par deux».<sup>73</sup>

«Etrange base, a-t-il écrit dans une des plus belles lettres de sa jeunesse adressées à Gide (et ceci pour conclure notre communication en même temps que pour revenir à l'image de la mer qui se présentait si significativement au préambule de *L'Idée fixe*), dans tous les moments de trouble, quand l'onde générale de la vie revient à ce point géométrique qu'enfant j'ai voulu être, les images de mon esprit sont une mer toujours, où j'use les dernières minutes d'une vie ou d'une veille. Je confonds alors mon existence avec tout ce pays du large, et je me sens dissoudre. Ce qu'on appelle le sentiment, c'est cela pour moi . . . et je suis à travers l'abstrait même d'édification ou d'analyses, l'influence et la déformation de ce rêve. Et c'est là pourtant que, dans leurs instants d'exaltation et de possession en moi les formes d'amitié ou d'amour se baignent aussi, finissent de se baigner aussi.»<sup>74</sup>

<sup>72</sup> *Cahiers*, VI, 240.

<sup>73</sup> *Ibid.*, XVII, 157.

<sup>74</sup> Lettre à Gide, le 26 février 1894.